El. 8° Y
26216

RAGEOT • EDITEUR

LES CRIMES COMME CI COMME CHAT

Jean-Paul Nozière



Cascade POLICIER

Cascade POLICIER

COLLECTION Cascade

EL8°Y
26216

1469583
NC

JEAN-PAUL NOZIÈRE

DES CRIMES COMME CI COMME CHAT

RAGEOT-ÉDITEUR

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F.

DL-12111992-33271

Couverture : Nicollet
ISBN 2-7002-1211-8
ISSN 1142-8252

© RAGEOT-ÉDITEUR - PARIS 1992
Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays. Loi n°49-956 du 16-7-1949 sur les publications destinées à la jeunesse.

Parce que je me souviens
de Violette Nozière,
criminelle célèbre des années 30,
dont le nom homonyme
a hanté mon enfance.

PROLOGUE



Ceux qui jouent avec les chats
Doivent s'attendre à être griffés.

MIGUEL DE CERVANTÈS.

Cour d'assises : dernier acte

Décor : la cour d'assises de D... Une salle au plafond haut où pend un antique ventilateur. Il est en panne. Dommage, car dans la pièce comble règne une température de four, thermostat 10.

Action : le public, rassemblé là, se tait. Il attend, comme vous lecteurs, que l'action commence. Les yeux se braquent vers la porte par laquelle les jurés et la cour entreront. Pas un murmure, ni le moindre raclement de pied. Parfois une toux, qui s'étouffe très vite. Des regards désapprobateurs se posent sur le tousseur. Comme si une toux risquait de changer le destin qui se noue, très près, dans une des salles du palais de justice.

Une foule a parfois des attitudes de troupeau. Elle se met soudain en alerte, comme les gazelles à l'approche du lion. Il y a un raidissement des corps, des respirations retenues. Chacun pressent que le moment est arrivé.

– La cour !

La porte s'ouvre, livrant passage au noir des robes d'avocats, au rouge des toges, au blanc de l'hermine, au camaïeu de gris des jurés. Le public ne s'intéresse pas à ces allées et venues. Il attend l'accusée. Lorsque Hélène Brelot entre à son tour, par une autre porte, la tension accumulée pendant les trois heures qu'a duré la délibération du jury, se relâche en rumeur. Elle enfle. Gronde.

– Silence ou je fais évacuer la salle ! crie le président.

La rumeur reflue et s'éteint. Mais les yeux disent ce que n'osent plus dire les lèvres.

– Quel culot !

– Aucun repentir ! Un monstre !

– Elle nargue les jurés !

La conduite de l'accusée est effectivement surprenante. Un sourire de mère à l'enfant erre sur le visage anguleux. Les boucles d'une chevelure au roux éclatant s'égarent sur des yeux inexpressifs. Un mouvement

lent de la tête les rejette de côté. Pendant que les jurés s'installent, Hélène Brelot s'acharne sur un fil qui dépare la manche de son tailleur noir. Elle le tire, le mordille. Elle n'aperçoit pas les visages indignés du public et obéit, sans même s'en rendre compte, au conseil agacé de son avocat, maître Lourdel.

– Cessez, à la fin !

Hélène Brelot accentue son sourire. De plus en plus sourire de madone. Il promène sa douceur fragile au-dessus de la salle d'audience, évident message d'amour adressé à chacune des personnes présentes. Comme si, d'avance, l'accusée pardonnait la sentence.

Comment le chat a-t-il pénétré dans la salle d'audience ? Peut-être s'est-il faufilé entre les jambes du planton ? Qu'importe. N'est-ce pas le propre du Diable d'être présent aux pires moments ? Quoi qu'il en soit, lorsque le président ordonne : « Accusée, je vous prie de vous lever afin d'entendre la sentence de la cour », une chatte noire s'élance et s'écrase sur la pile de dossiers qui constitue l'acte d'accusation. Les poils luisent, reflets d'enfer.

Le public se déleste d'un rire nerveux. Rire que cassent net le comportement et la voix

d'Hélène Brelot. Elle s'est mise debout, non pour répondre à l'injonction du président, mais pour se précipiter vers la chatte. Elle tend les bras. Les mains implorent le noir animal. Les yeux de l'accusée ont pris vie. Ils supplient le bonheur d'une caresse. Hélène Brelot prononce un seul mot. Un mot bête, mais un mot d'être vivant, ce qu'elle n'a guère été durant le procès.

– Minou !

Durant ce bref instant, le public aime l'assassin. Les jurés doutent. Le président remet de l'ordre.

– Gardes, flanquez ce chat dehors !

L'animal, happé, trituré, se laisse faire. Il est jeté à travers une porte vite refermée. Personne n'a envie de rire car les mots qu'énonce le président sont comme des impacts de balles.

– Accusée, la cour d'assises de D... va vous lire la sentence. Le jury devait répondre à trois questions concernant votre culpabilité...

Le sourire réapparaît sur les lèvres d'Hélène Brelot. Maître Lourdel, qui est très près, décèle dans le regard une lueur troublante. Un fragment d'ironie.

« Ou ma cliente est un monstre, ou je

n'ai rien compris à sa personnalité », songe l'avocat, avant d'écouter le président de la cour.

– Le jury a répondu « oui » aux trois questions…

Le public murmure son approbation.

– À la question « l'accusée bénéficie-t-elle de circonstances atténuantes ? », le jury a aussi répondu « oui ».

Le public proteste. Le maillet s'abat plusieurs fois.

– Je rappellerai à la salle qu'un minimum de décence est attendu à la lecture d'un verdict.

Hélène Brelot a repris son manège avec le fil récalcitrant. Elle parvient à l'arracher. Elle s'en caresse les lèvres ou le tortille entre ses longs doigts maigres. Elle ne réalise manifestement pas que sa vie se joue là, devant elle. Ou s'en désintéresse.

– … La cour vous condamne à quinze années de réclusion. Selon la loi, vous disposez d'un délai de cinq jours pour interjeter appel.

La salle est pétrifiée. Hélène Brelot devine-t-elle qu'on espère une réaction de sa part ? Elle souffle sur le fil qui empêtre ses doigts, le regarde planer jusqu'à la robe de maître

Lourdel, en contrebas. Elle se tourne enfin vers les jurés et dit :

– Au revoir, et merci pour tout.

Ni colère, ni désespoir.

Le jury se serait-il trompé ? « Au revoir et merci pour tout » n'est pas la phrase qu'on attend d'un assassin.

CHAPITRE 1



Le petit chat est mort.

MOLIÈRE.

Trois ans auparavant...

Julien était à son poste. Son poste de magasinier de la bibliothèque Pierre Louis Sarlanpol. « Une planque » (selon ses propres termes), déposée sur la table du petit déjeuner par son père, un dimanche matin.

– Reprends du café, tu vas en avoir besoin. Demain, tu bosses à la bibliothèque. Tu as glandé à l'école et maintenant, tu glandes à la maison, n'espère pas que tu continueras ainsi peinard jusqu'à la retraite...

Depuis ce discours musclé, Julien glandait à la bibliothèque. Une galerie courait à mi-hauteur de la salle de lecture. Il s'installait là, attendant les ordres de Jean Petiot, le magasinier-chef. Celui-ci transmettait

les demandes des lecteurs, depuis le rez-de-chaussée, par un système de panneaux d'affichage. En fait, on ne demandait presque rien à Julien. Petiot escomptait que son subordonné ferait le flic. Repérerait les types qui volaient ou découpaient les pages.

Penché par-dessus la balustrade, Julien songeait sans amertume à sa situation. Pourtant, du « beau monde » grouillait en dessous. La cérémonie débutait dans une vingtaine de minutes et la salle s'emplissait peu à peu des personnalités de la ville. Julien observait les invités de la bibliothèque Pierre Louis Sarlanpol avec un intérêt teinté d'incrédulité. La somme de travail accompli par tous ces gens pour atteindre leur position était vertigineuse. L'idée même d'une telle débauche d'énergie épuisait Julien. Qui avait pourtant des projets. Il serait marin sur un cargo en mer de Chine. Il accosterait dans des ports aux noms imprononçables. Il traquerait les trafiquants de cocaïne au Pérou. Serait mercenaire en Afrique. Rien n'urgeait, les plans mûrissaient tranquillement dans un coin de son cerveau. Julien avait seize ans, la vie promettait des délices...